European Journal of Turkish Studies

Social Sciences on Contemporary Turkey

26 | 2018

L'engagement des supporters de football dans l'espace public

Le football en URSS

Une passion subversive ?

Ekaterina Gloriovova

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ejts/5689>

DOI : 10.4000/ejts.5689

ISSN : 1773-0546

Éditeur

EJTS

Référence électronique

Ekaterina Gloriovova, « Le football en URSS », *European Journal of Turkish Studies* [En ligne], 26 | 2018, mis en ligne le 08 novembre 2018, consulté le 16 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ejts/5689> ; DOI : 10.4000/ejts.5689

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2020.

© Some rights reserved / Creative Commons license

Le football en URSS

Une passion subversive ?

Ekaterina Gloriovova

Introduction

- 1 Cet article a pour objectif d'interroger la dimension subversive de la passion pour le football en Russie soviétique, depuis la période poststalinienne jusqu'à la chute de l'Union soviétique¹. Dans ce contexte, notre problématique s'inscrit tout d'abord dans un questionnement sur la place et les fonctions occupées par les loisirs au sein de l'URSS. Comme le remarquent D. Crowley et S. Reid, la vie quotidienne en Union soviétique a surtout été analysée sous le signe du manque, de la pénurie et de l'uniformité, tandis que les aspects liés au divertissement et au plaisir ont souvent été négligés (Crowley ; Reid 2010 : 9-10). Comme dans toutes les sociétés humaines, les loisirs y occupent toutefois une place importante et comportent des significations éminemment politiques. Ensuite, la question qui nous occupe est plus spécifiquement liée aux fonctions politiques attribuées au sport en URSS. Si l'histoire du sport soviétique est avant tout celle de son instrumentalisation par l'État, nous avons voulu nous placer du côté des « consommateurs » sportifs. Nous avons ainsi cherché à étudier les diverses appropriations, par les amateurs de football, de significations politiques imposées au sport « par le haut ».
- 2 Ces questions seront abordées au sein de deux parties, pour lesquelles nous mobiliserons des sources différentes. Nous retracerons tout d'abord les diverses significations politiques de la passion du football dans la société poststalinienne en prêtant notamment attention aux écarts entre d'une part, les valeurs officielles assignées au sport et d'autre part, les pratiques des passionnés de football. Pour cela, nous nous appuierons sur les travaux d'historiens russes et occidentaux consacrés au sport, aux pratiques culturelles et aux spectacles sportifs en Union soviétique. Ensuite, nous nous intéresserons à la période allant du début des années 1970 jusqu'à la fin de l'URSS, qui correspond à l'émergence de groupes de supporters organisés en tant que *subculture*² (Hebdige 1979) spécifique. Si les diverses *subcultures* apparues à la fin de

l'Union soviétique ont souvent été décrites comme contestataires, voire comme ayant précipité la chute de l'URSS, nous montrerons l'ambiguïté du supportérisme³ de cette époque, qui se présente tantôt comme une forme de résistance symbolique ou violente au régime soviétique, tantôt comme un exemple d'adaptation négociée avec le pouvoir en période de changements politiques majeurs. Pour cela, nous nous fonderons sur cinq entretiens menés avec des leaders supportéristes et douze entretiens avec de simples supporters, âgés entre 40 et 56 ans au moment de l'entretien⁴, actifs à la fin de l'Union soviétique, issus de différents clubs de Moscou (Spartak, Dinamo et Torpedo). Ces entretiens seront complétés par six interviews réalisées par des médias sportifs russes avec des leaders supportéristes de cette période (voir références en fin de bibliographie).

I. Les supporters de football en URSS poststalinienne : le plaisir et l'indiscipline comme formes de subversion

Les significations officielles du sport dans une société de loisirs régulés

- 3 La période qui suit la mort de Staline en 1953 et l'arrivée au pouvoir de N. Khrouchtchev est très propice au développement du football. Au niveau interne, cette période, dite de Dégel, s'accompagne d'une libéralisation relative de la vie politique⁵, d'une croissance économique et d'une augmentation significative du niveau de vie. Après la guerre civile, les ravages de la collectivisation forcée, la terreur stalinienne et le traumatisme de la Seconde Guerre mondiale, les Soviétiques commencent à jouir d'une forme de stabilité. Ils profitent de la mise en place progressive d'un « *welfare state* à la soviétique » (Caroli 2013), orienté vers la satisfaction des besoins, ne serait-ce que minimaux. La diminution légale du temps de travail (qui passe à 7 heures par jour), l'instauration de la semaine des 5 jours ouvrables et l'augmentation des salaires permettent le développement d'une forme soviétique de société de loisirs et de consommation (Dumazedier ; Markiewicz-Lagneau 1970). Cette dernière est par ailleurs encouragée par l'État qui investit dans les installations sportives et différentes infrastructures consacrées aux divertissements (Dumazedier ; Markiewicz-Lagneau 1970 : 218 ; Crowley ; Reid 2010 : 11).
- 4 Le développement des loisirs est également lié à une réorientation de la politique extérieure, guidée par deux principes. Le premier prône la coexistence pacifique avec les pays capitalistes, ce qui permet d'intensifier les échanges et les contacts culturels avec l'extérieur. Le deuxième principe instaure l'idée d'une compétition entre deux systèmes, qui encourage les réformes pour relever le niveau de vie et le prestige du socialisme mis à mal par la déstalinisation (Zakharova 2011 : 16-17). Une attention accrue est dès lors portée à la consommation en tant que manifestation de la puissance et de la supériorité du régime socialiste (Zakharova 2011 : 305-314). La réhabilitation de la consommation – auparavant fustigée en tant que pratique bourgeoise – s'accompagne de l'émergence de loisirs plus individuels, domestiques et passifs – en particulier la télévision qui, en 1963, avait déjà pénétré un tiers des foyers⁶.
- 5 Toutefois, si les pratiques et intérêts plus individuels et familiaux (comme la possession de voitures ou de datchas) sont davantage acceptés (Shlapentokh 1989 : 154), l'idée que les loisirs comportent avant tout une visée méliorative de la société et des individus n'a

jamais été aussi prégnante. La période du Dégel se caractérise en effet par un nouveau paradigme politique qui, après les dérives du stalinisme, entend renouer avec les idéaux communistes de la révolution. Tout comme dans les années 1920, le temps libre et les loisirs doivent contribuer à l'accomplissement de l'homme soviétique :

*As the 1961 pronouncement made clear, virtuous socialist leisure was understood in communist morality as productive or reproductive activity. It was distinguished from the alienated forms of "amusement" that prevailed under capitalism in that it was to contribute to the integration of the individual, to allow her full self-possession and realization of her human essence [...].*⁷ (Crowley ; Reid 2010 : 30)

- 6 Les loisirs, en particulier ceux de la jeunesse, focalisent ainsi une attention croissante du Parti et du Komsomol – régulièrement enjoint de récolter des informations sur les différentes pratiques des jeunes – ainsi que de la sociologie soviétique qui se saisit intensivement de cette question (Crowley ; Reid 2010 : 30).
- 7 Parallèlement, le football, déjà très populaire avant la guerre, devient un véritable phénomène de masse. D'un engouement propre à la classe ouvrière urbaine, il se transforme – notamment grâce à la télévision – en une passion partagée par les hommes de toutes catégories sociales et s'étendant à l'ensemble du pays, y compris les campagnes (Edelman 1993 : 92). Le journal *Sovetskii sport* dépeint ainsi en 1952 une image idéalisée d'un public particulièrement bigarré :

Il fut un temps où le football était considéré comme un jeu pratiqué par des jeunes pour les jeunes. À présent, le stade du Dinamo accueille la population d'une ville entière.... Vous pouvez y rencontrer des personnes de tout âge et d'une grande variété de professions. Un jeune Stakhanoviste côtoie un compositeur connu de tous⁸. Un pionnier⁹ est assis à côté d'un artiste célèbre ; un travailleur plus âgé à côté d'un jeune avec une broche universitaire sur le revers.¹⁰

- 8 La popularité et la visibilité croissante du football en font un enjeu d'autant plus important que le pouvoir soviétique l'investit de significations particulières. Si les succès des joueurs soviétiques¹¹ sont présentés comme une preuve de la supériorité du modèle socialiste, le sport, et en particulier le football, sont perçus par les autorités comme un moyen de lutter contre l'individualisme, le repli croissant sur la sphère privée, les comportements déviants chez les jeunes ou encore l'alcoolisme (Edelman 1993 : 92-93 ; Riordan 1977 : 198).

Des spectateurs rétifs aux significations assignées au sport par les autorités

Le caractère subversif du plaisir

- 9 L'attitude des citoyens soviétiques face aux significations imposées par le pouvoir fait l'objet de diverses interprétations. Dans un premier temps, les travaux sur l'Union soviétique se sont concentrés sur la nature du régime et les mécanismes de pouvoir, dépeignant une société atomisée et martyrisée. À cette vision proche de l'école dite « totalitaire », s'opposent des travaux centrés sur l'histoire du quotidien (Lüdtke 1994), inspirés par la montée en puissance du courant révisionniste¹² dans les années 1970 et dont les hypothèses seront confirmées par l'ouverture des archives au début des années 1990 (Zakharova 2013 : 305-306). Ces approches « par le bas » mettent l'accent sur les diverses stratégies de résistance, de subversion ou de mise à distance des normes soviétiques imposées par le régime et battent ainsi en brèche les représentations d'une

société soviétique intégrant de manière mécanique les significations culturelles imposées par l'État.

- 10 Parmi ces travaux, on retrouve ceux de D. Crowley et S. Reid, consacrés au plaisir en URSS. Selon eux, au sein du système de valeurs soviétique, le plaisir – associé au futile et à l'éphémère – est dévalorisé au profit de l'ascétisme et l'abnégation, nécessaires à l'accomplissement « du plus grand bonheur pour le plus grand nombre » dans le futur (Crowley ; Reid 2010 : 4). Crowley et Reid montrent toutefois que le plaisir, toujours produit *in fine* par les individus eux-mêmes, ne peut être entièrement régulé ou planifié :

pleasure – as a concept that encapsulates voluntary and sometimes irrational and unregulated behavior and attitudes – emphasizes subjective experience. Understood in these terms, pleasure could be a wayward aspect of everyday life in an environment that claimed to be governed by collective reason and consciousness rather than spontaneity. (Crowley ; Reid 2010 : 6)

- 11 Le caractère potentiellement subversif du plaisir se retrouve également au cœur des travaux de Robert Edelman sur les spectacles sportifs en URSS. Le titre de son ouvrage, *Serious Fun. A History of Spectator Sports in the USSR* (1993), reflète bien la dichotomie entre les « sérieuses » fonctions politiques assignées au sport soviétique et le vécu subjectif des passionnés de sport, dont les pratiques sont motivées par la recherche de plaisir procuré par les matchs de football ou de hockey. S'arrêter à la première dimension et ne pas considérer le sport sous l'angle de la consommation et du spectacle donnerait selon lui une vision très incomplète des significations politiques du sport en URSS (Edelman 1993 : 10). R. Edelman s'attache ainsi à déceler les comportements déstabilisateurs ou subversifs encouragés par le spectacle footballistique :

Everywhere, spectator sports have allowed people to carve out what Eric Dunning has called “enclaves of autonomy”, where “mass audiences” can evade the goals of those who seek to control them. (Edelman 2002 : 1467)

- 12 En plus d'offrir un espace-temps échappant aux significations imposées, le football donnait aux Soviétiques la possibilité de choisir, non seulement leur loisir mais aussi l'équipe qu'ils décidaient de soutenir :

In looking for entertainment, Soviet citizens were doing more than simply avoiding the messages of the state. They were also making choices about which entertainments they accepted and which they rejected. By doing this, they could, in limited but important ways, impose their own meanings and derive their own lessons from sports and from other forms of popular culture as well. (Edelman 1993 : 13).

- 13 Pour R. Edelman, le choix de l'équipe était chargé de significations particulières : la préférence pour le Spartak au détriment d'équipes patronnées par des structures étatiques (CSKA et Dinamo), s'apparentait, selon lui, à une forme de contestation ou de rejet symbolique de l'État et de ses émanations (Edelman 2002). Si cette interprétation nous paraît peu convaincante¹³, R. Edelman met en avant d'autres caractéristiques de la passion footballistique susceptibles de revêtir une dimension subversive.

L'indiscipline comme forme de subversion

- 14 Malgré toutes les tentatives des autorités de faire du football un moyen de promouvoir les valeurs d'ordre et de discipline, l'incivilité et la violence dans les stades augmentent, au point de devenir un véritable problème public. La violence émane tout d'abord des joueurs eux-mêmes : les bagarres sur le terrain, les attaques contre les arbitres ou les comportements agressifs des entraîneurs sont monnaie courante dans le football

d'après-guerre (Edelman 1993 : 96). La violence des joueurs contamine les tribunes comme l'illustre un match à Moscou en 1960, opposant le CSKA au Dinamo Kiev, où les supporters envahissent le terrain à la suite d'une échauffourée entre les joueurs et l'arbitre (Edelman 1993 : 190). Ce problème est identifié par les membres du Parti et la presse comme un manque « d'éducation (*vospitanie*) politico-idéologique » (Edelman 1993 : 96). Les autorités lancent des campagnes éducatives à destination des joueurs, largement relatées par des médias abondant d'images de footballeurs dans les musées ou assistant à des séances de lectures obligatoires. (Edelman 1993 : 97) Comme l'explique Edelman, ces campagnes éducatives sont avant tout destinées aux spectateurs :

Even if the players never read a book, it was crucial that the link between ideology and victory, politics and order should be firmly established in the minds of those who watched the games. Player behavior was therefore the key element. If soccer were gentlemanly, then the audience could perhaps be persuaded to take seriously the lessons the authorities sought to inculcate. (Edelman 1993 : 98).

- 15 Les comportements des spectateurs contredisent toutefois les appels à la discipline. En 2014, nous nous sommes entretenue avec Lev qui a hérité de sa passion pour le Dinamo de son grand-père. Il nous avait alors transmis le récit de sa grand-mère sur l'ambiance qui régnait durant les matchs d'après-guerre :

Ils [ses grands-parents] se sont rencontrés au front, il était officier d'artillerie, ma grand-mère racontait qu'il avait une valisette en bois avec une image du Dinamo collée sur le couvercle. Après la guerre, il emmenait ma grand-mère aux matchs. [...] D'après les récits de ma grand-mère, les supporters au stade ne se contenaient pas. Il y avait surtout des hommes, c'était très turbulent, on criait, on insultait, il y avait même des affrontements physiques. Il n'y avait pas de séparation comme maintenant, entre les supporters du Dinamo d'un côté et les autres de l'autre, tout le monde était mélangé. Tout le monde fumait. Ma grand-mère n'aimait pas y aller parce que tout le monde fumait, criait, insultait, se poussait, ça se bousculait de partout, ce n'était pas très ... confortable, en tout cas pour les femmes.¹⁴

- 16 S'il est vrai que certains comportements (comme les jurons) sont moins tolérés en URSS que dans certains pays d'Europe de l'Ouest à la même époque, la presse soviétique d'après-guerre dénonce les fréquents sifflements, insultes et invectives des supporters telles que « cassez-les ! » ou « videz-les de leur sang ! » (Edelman 1993 : 190). En effet, l'urbanisation croissante s'accompagne de l'importation de comportements plus incivils dans les stades par les nouveaux arrivants des campagnes ; tandis que la popularité du football rassemble des foules de plus en plus importantes, provoquant agitations et bousculades à l'intérieur et aux alentours des stades (transports en commun, files d'attente) :

Sports crowds, especially for soccer, have hardly been paragons of propriety in any country, but the jostling, pushing, and shoving typical of any pregame crowd were probably more intense in the USSR than elsewhere. Anyone who has spent time on Soviet transport knows that passengers have rarely made a fetish of avoiding bodily contact. Ilf and Petrov were probably far from wrong when they compared entering a Soviet stadium to "ten rounds of boxing." [...] Clearly attending a game in postwar Moscow was far from a "cultured" activity. (Edelman 1993 : 190).

- 17 Enfin, alors que dans l'esprit des autorités, le sport est censé combattre l'alcoolisme, les matchs de football s'accompagnent par une consommation importante d'alcool chez les spectateurs. Si celle-ci est interdite dans les stades, les magasins de bières et de vodka avoisinants deviennent fréquemment un lieu d'attroupement et de désordres. (Edelman 1993 : 191).

- 18 Sur la question de savoir quelles significations accorder aux comportements indisciplinés des spectateurs dans la société poststalinienne, il faut avoir à l'esprit que ce sont les autorités soviétiques elles-mêmes qui leur accolent une étiquette politique. Un grand nombre de pratiques illicites, hooliganisme y compris, sont en effet qualifiées par les autorités comme « antisoviétiques », en tant que portant atteinte à la sécurité de l'État (LaPierre 2012). Certains travaux interprètent dès lors les divers délits et comportements déviants en URSS comme des actes de contestation politique, voire de dissidence, sans forcément interroger les significations que leurs auteurs attribuent à leurs actions (Chiama ; Soulet 1982). V. A. Kozlov, dans une étude fouillée sur les désordres de masse en Union soviétique sous Khrouchtchev et Brejnev, conclut que des motifs contestataires – au sens d'une opposition au pouvoir soviétique – sont rarement à l'origine des actes des individus condamnés pour hooliganisme et qualifiés par les autorités et la presse comme « antisoviétique » (Kozlov 1999 : 120). N'ayant malheureusement pas les moyens d'accéder aux représentations des supporters de cette période, nous nous contenterons de qualifier leurs comportements de subversifs dans la mesure où ils contredisent les valeurs et objectifs politiques assignés au football par les autorités soviétiques.

II. Le supportérisme à la fin de l'Union soviétique : une *subculture* entre contestation et conformisme

Les *fanaty* ou l'émergence d'une *subculture* soviétique

Caractère artisanal du soutien et pratiques centrées sur la violence

- 19 Les années 1970 donnent lieu à l'émergence de nouvelles formes de pratiques au sein de la jeunesse soviétique, encouragées par un contexte de dégradation des conditions socio-économiques et un sentiment général de lassitude et de désillusion envers les idéaux soviétiques. Ces pratiques correspondent à une tentative de reproduction des différentes *subcultures*¹⁵ occidentales qui émergent dans les années 1960¹⁶. Tout comme leurs modèles occidentaux, les *subcultures* soviétiques se caractérisent tout d'abord par une rupture plus prononcée avec les normes et valeurs des générations précédentes :

the younger generation seems to have felt, more than ever before, the "hypocrisy, artificiality and dishonesty" of the lifestyles of the older generation – those seemingly intelligent, refined and good-natured people, the former "romantic" youth of the 1960s. (Frisby 1989 : 4).

- 20 De plus, l'appartenance au groupe¹⁷ constitué autour de ces pratiques y est particulièrement importante. Ainsi, le journaliste Iouri Chtchekotchikhin constate-t-il en 1987 :

De tous temps, les jeunes se sont regroupés [...] mais jamais auparavant l'appartenance à un groupe ou à une équipe n'a soumis avec autant de force les individus aux règles et normes adoptés dans ces groupes : des goûts musicaux et vestimentaires à la manière de penser et de s'exprimer, le plus souvent incompréhensibles pour la génération précédente. (Chtchekotchikhin 1987 : 89).

- 21 Malgré leur grande popularité, les médias d'avant la perestroïka n'évoquent que très occasionnellement ces *subcultures* soviétiques en les présentant comme des cas isolés (Yvert-Jalu 1991 : 28). Par ailleurs, à chaque congrès de l'Union des jeunesses communistes, les Komsomols sont appelés à « lutter contre toute forme de déviance »

parmi lesquelles figuraient « le hooliganisme, la mode vestimentaire occidentale, la musique et les danses modernes » (Yvert-Jalu 1991 : 28)

- 22 C'est également à cette époque que se forment les premiers groupes de supporters, désignés par le substantif *fanaty* (*fanat* au singulier). Emprunté de l'anglais, ce terme se distingue de celui de *bolel'shik*¹⁸ en faisant référence aux supporters organisés, affichant un soutien visible pour leur équipe. Les rencontres et les liens se tissent pendant les matchs, les groupes se constituent et se perpétuent selon une logique d'appropriation d'une partie du stade. Se regroupant dans les tribunes, les supporters commencent également à se doter d'attributs supportéristes (écharpes, pins), confectionnant de manière artisanale des drapeaux ou banderoles à la gloire de leurs équipes et faisant des graffitis aux initiales de leur club sur les murs de la ville¹⁹ :

[...] à 100 km de Moscou, il y avait un petit village, Mikhnevô. Là, il y avait une bonneterie où on fabriquait des vêtements, des tissus, tout ce qu'il y a de plus banal. Quelqu'un avait sa mère qui travaillait là-bas, et qui a fabriqué une écharpe rouge et blanche. Cela a commencé en février 1985, c'était incroyable, ça coûtait 12 roubles, c'était très cher à l'époque, je leur ai donné 12 roubles et demandé qu'ils me ramènent une écharpe. Je l'attendais avec impatience, je comptais les secondes avant qu'il ne me la ramène avant le prochain match. C'était une telle fierté de porter une écharpe, faite non pas à la main mais tissée finement à la machine : tout le monde te regarde, tout le monde t'envie.²⁰

- 23 Les activités des *fanaty* se caractérisent également par un degré de violence élevé. Si cette dernière est souvent présente au sein du supportérisme en général (en particulier dans sa version hooligan²¹), il convient de prendre en compte la place spécifique des pratiques de violence au sein de la jeunesse soviétique de cette période. L'extrait suivant illustre ce que la plupart des supporters interrogés nous ont confié sur les fréquentes bagarres de leur enfance et dont les affrontements supportéristes ne constituaient qu'un prolongement :

Avant, on se battait cour contre cour (*dvor na dvor*)²². Quand j'avais 10-12 ans, on se battait entre *raïons*²³. Il y avait 200 gars qui venaient chez leurs ennemis avec des bâtons et tout le reste, soi-disant pour défendre des idéaux. En grandissant, la mode des bagarres entre cours est passée, remplacée par la mode supportériste. C'étaient les mêmes gars mais cette fois-ci, leurs mères leurs cousaient les écharpes et ils allaient se battre pour leurs clubs. Ce n'était pas la pire option et il y avait un certain patriotisme qui était inculqué à ce moment-là.²⁴

- 24 La violence était orientée contre les autres supporters mais aussi contre les forces de l'ordre²⁵, dont l'attitude envers les *fanaty* est perçue comme ambiguë. Dans les années 1970 et au tout début des années 1980, la police semblait ne pas savoir comment réagir à ces nouvelles formes de pratiques, comme l'explique Konstantin « Kastet », *fanat* du Zénit de Saint-Pétersbourg :

Je pense qu'ils ne savaient pas trop quoi faire de nous vu qu'on était une organisation informelle (*neformal'noe obedenenie*) et que ça ne pouvait pas exister sous le régime communiste. On n'existait pas, tout comme il n'existait pas de sexe ! Donc on nous embarquait, nous inscrivait dans les registres et puis, comme ils ne savaient pas quoi faire, ils nous relâchaient.²⁶

- 25 Un *fanat* du Torpedo, décrit lui aussi des autorités au départ plutôt permissives, quoique méfiantes :

Le pouvoir soviétique luttait contre toute concurrence concernant le contrôle de la jeunesse. Il y avait les pionniers, les komsomols²⁷ et c'est tout. En principe, la jeunesse ne devait pas dévier, le pouvoir soviétique avait un rapport tendu vis-à-vis de ça, il y avait une pyramide. Donc quand des leaders essayaient de détourner la

jeunesse de ça, on leur tapait sur les doigts. Mais on a eu de la chance parce que le mouvement supportériste est apparu à la fin du pouvoir soviétique. Sous Staline, on nous aurait tous enfermés. Mais à la fin de l'ère brejnévienne, on nous regardait à travers les doigts de la main, on ne nous punissait pas vraiment.²⁸

- 26 L'attitude des autorités se durcit fortement à la suite du drame survenu au stade Loujniki, le 20 octobre 1982 lors du match opposant le Spartak au club néerlandais Haarlem, où un mouvement de foule cause la mort de nombreux supporters²⁹. S'il sera prouvé bien plus tard que les forces de police étaient responsables de ce drame, les autorités de l'époque rejettent la faute sur les supporters et en profitent pour resserrer les vis³⁰ :

Les autorités n'ont rien trouvé de mieux que de rejeter la faute de la mort des supporters sur les *fanaty* eux-mêmes. Ils ont commencé à serrer les vis, faire des lois sur le comportement des spectateurs pendant les événements sportifs restreignant le droit des supporters. Par exemple, pour les matchs du soir (ce qui était le cas de 95% des matchs), ils ne laissaient pas venir les adolescents de moins de 16 ans non accompagnés. Les trois derniers matchs de 1982, toute l'année 1983 et une partie de l'année 1984, la police faisait tout pour que les adolescents ne puissent pas venir aux matchs. Ils réprimaient les leaders en les embarquant fréquemment au poste de police. Après, ils envoyaient des rapports dans les lieux d'étude ou de travail, gâchant la vie de beaucoup de gens. Il y avait des matchs où la police embarquait les *fanaty* en masse, sans chercher à déterminer qui avait fait quoi. Les drapeaux et les écharpes aux couleurs des clubs étaient interdits. Pour des cris d'encouragement ou des slogans, on pouvait être embarqué au poste pour 24 heures. La fréquentation des stades à Moscou a chuté et le mouvement supportériste a commencé à décliner.

31

L'adoption des codes occidentaux comme forme de provocation

- 27 Si les *subcultures* américaines ou européennes expriment de manière symbolique les différentes contradictions et tensions propres aux sociétés capitalistes occidentales (Hebdige 2008 : 52), leurs avatars soviétiques correspondent à la reprise d'une mode dont les significations ne peuvent être que toutes autres. Ces *subcultures* sont moins reproduites par la jeunesse soviétique en tant que telles (pour leurs significations initiales) que parce qu'elles symbolisent l'adoption d'un mode de vie occidental. Un *fanat* du Torpedo décrit ainsi l'intérêt pour les supporters européens manifesté dans ses rangs :

Aller à l'étranger pour suivre son équipe favorite était le rêve de tous les *fanaty* soviétiques. L'intérêt pour tout ce qui était occidental était énorme [...]. N'importe quelle info sur les supporters anglais, allemands, italiens étaient discutée jusqu'à en perdre la voix. En automne 1990, le club des supporters de Torpedo a été créé et une de nos premières actions a été l'organisation d'un déplacement à Séville pour un match de la coupe UEFA. C'était la première fois que des *fanaty* d'URSS se déplaçaient dans un pays capitaliste.³²

- 28 Cet intérêt était souvent le fruit d'une image idéalisée du supportérisme occidental, une fascination pour quelque chose d'inaccessible :

Certaines choses, on les voyait à la télé, on voyait les slogans, les chants mais on n'y avait pas vraiment d'accès donc on ne pouvait pas comprendre comment ça se passait réellement. C'est pour ça que j'essayais d'aller voir les clubs anglais, en Pologne, en Tchécoslovaquie, pour voir comment ça se passait. Ils nous semblaient irréels ! On nous montrait les tribunes, 20 000 personnes qui chantent, comment c'est possible ? Chez nous, 100 personnes n'arrivent pas à crier correctement et là-

bas il y avait ce truc incroyable. Après, quand on a réellement vu, on s'est un peu calmé.³³

- 29 Comme pour les autres *subcultures*, le mode de vie occidental était associé chez tous les supporters à l'idée de liberté et d'insoumission, comme l'exprime Ioura « Lemon », *fanat* du Zénit de Saint-Petersbourg dans les années 1980 :

À l'école, j'ai toujours été un *neformal*³⁴ et un *hooligan*, je me passionnais et me passionne toujours pour la musique occidentale. Quand j'ai vu de loin le secteur 33 [tribune des *fanaty*], où la jeunesse du stade ne portait pas les couleurs grises habituelles, mais agitant des drapeaux et se comportait de manière libre et provocatrice, j'ai compris que c'était là que je devais être !³⁵

- 30 Andreï Malosolov, *fanat* du CSKA, confie que c'est cet esprit de contradiction et de provocation qui l'a conduit vers le rock et le football :

Même le fait de porter un banal jean était considéré comme indécent. Mais nous, au contraire, on portait des vêtements qui choquaient et provoquaient les hypocrites – des cheveux longs, on écoutait du rock, surtout au nez et à la barbe des moutons. La présence de nos couleurs, le rouge et le bleu était pour provoquer les moutons et la racaille [...].³⁶

Le caractère contestataire des *fanaty* en question : deux profils de leaders supportéristes de la fin de l'URSS

- 31 Expressions d'une rupture générationnelle, d'une opposition à l'hypocrisie de l'époque soviétique ou d'une fascination pour l'Occident, les *subcultures* de la fin de l'URSS ont souvent été décrites comme contestataires – c'est-à-dire véhiculant une forme de contestation de l'ordre social et politique établi (Yvert-Jalu 1991). Pour interroger cette dimension dans le cas des *fanaty* de la fin de l'Union soviétique, nous avons choisi de présenter le profil et les représentations de deux *fanaty* particuliers. Il s'agit de deux figures reconnues dans le milieu supportériste en tant qu'« anciens », décrits comme des *avtoritety* (autorités), des « légendes » ou comme d'anciens « leaders »³⁷. Ce statut leur est accordé en référence d'une part, à leurs « exploits » supportéristes – nombre de déplacements ou participation dans les affrontements physiques – et d'autre part, à leur implication personnelle dans l'émergence et la consolidation du mouvement – création de structures, recherche de fonds financiers, organisation d'activités de soutien ou recrutement et formation des jeunes.

Un « îlot de liberté » : une version idéalisée du supportérisme soviétique³⁸

- 32 A., né en 1965, a grandi dans une famille d'ouvriers ; sa mère vient de la campagne près de Nijni-Novgorod et son père est un Moscovite d'origine tatare. Ardent supporter du Spartak, ce dernier transmet sa passion à son fils, qui commence à assister aux matchs de manière autonome à partir de 12 ans. Pour qu'on le laisse entrer au stade (interdit aux enfants non accompagnés), A. n'hésite pas à accoster des supporters plus âgés à l'entrée pour leur demander de se faire passer pour un membre de la famille. Son assiduité dans la fréquentation des matchs lui permet d'intégrer un groupe de supporters plus âgés, ce qui le poussera à parfaire ses connaissances footballistiques. Vers 16-17 ans, ses connaissances, son ancienneté et son habilité à manier les mots lui permettent de jouir d'une certaine popularité auprès des supporters de son âge et de s'imposer peu à peu comme une figure centrale du mouvement. A. dit ne pas aimer se positionner en tant que leader mais se présente comme « un supporter connu » et

comme « l'idéologue » du mouvement spartakiste. Lors de notre premier entretien, il m'assure d'entrée de jeu que c'est dans son intérêt de me rencontrer et que donner des interviews fait partie du « travail de propagande » qu'il mène pour son club. Son discours vise clairement à convaincre – de la supériorité des supporters du Spartak sur les autres – et à construire une image idéalisée du supportérisme et des *fanaty* en général.

33 La catégorie centrale dans sa définition du *fanat* est la capacité de résistance face aux difficultés, le supportérisme soviétique étant présenté comme un « îlot de liberté » au sein d'un régime soviétique répressif. À travers ce discours, qui met en avant les nombreuses qualités des *fanaty*, va se dessiner une perception particulière des conditions de vie sous le régime soviétique. La véracité des faits relatés n'a pas ici beaucoup d'importance – d'autres supporters (y compris du Spartak) m'ont souvent présenté A. comme quelqu'un qui « aime raconter des histoires » ou même franchement comme un « baratineur » – ce qui nous importe, c'est de dégager ses représentations de l'époque soviétique et de ce que « résister » ou « contester » peut vouloir dire.

34 Malgré sa réputation parfois sulfureuse, A., à travers sa présence dans les médias et sa participation aux activités supportéristes (à plus de 50 ans, il lui arrive encore de prendre part à des affrontements physiques) a incontestablement exercé (et exerce toujours) une influence au sein du milieu des *fanaty*. Nous avons dès lors choisi de présenter ses propos en tant que « discours qui compte » et comme étant particulièrement emblématiques d'une vision idéalisée du supportérisme soviétique, vision que certains *fanaty* souhaitent projeter, à l'extérieur et à l'intérieur de leurs rangs.

35 Ainsi, dans son discours, l'apparition du fanatisme est d'abord présentée comme une rupture avec la morosité du quotidien soviétique, à l'image d'une femme épuisée par les tâches domestiques :

On ne laissait pas les gens vivre au quotidien, par exemple laisser les femmes avoir une machine à laver plutôt que de tout laver à la main, pour qu'elles puissent se reposer. Les gens étaient mal habillés, ils étaient tous gris. Et là, tout d'un coup apparaissent les supporters qui essaient de mettre de la couleur dans leur vie.

36 Cette vie aux couleurs du club chéri prend des allures de fête et se place sous le signe de la spontanéité et du naturel, opposée à la duplicité et au cynisme des autorités :

[...] les conducteurs de train klaxonnaient sur les chansons du Spartak, on avait un accord de ne pas casser les fenêtres, c'était vraiment la fête, les gens inventaient des chansons. On prenait des mélodies connues et on inventait les paroles. Les autorités et la police à ce moment-là, ont essayé d'appliquer le principe « si tu n'arrives pas à lutter contre, prends la tête et détruit de l'intérieur ». Il y avait ce Kanevskiï, du Komsomol. Vous savez, ce milieu il est naturel, tout ce qui était artificiel était rejeté. [...] ils ont essayé de nous l'imposer pour qu'il dirige tout comme au Komsomol mais ça n'a pas marché.

37 Le supportérisme décrit par A. s'oppose à « l'hypocrisie du régime » que la génération de ses parents n'a pas su combattre et porte un attachement aux droits humains :

Vous comprenez, tout autour de nous était faux, tous ces fonctionnaires corrompus du Parti qui ne pensaient pas au bien du peuple mais à leurs propres intérêts. Nos pauvres parents qui avaient peur de cette pression de l'État, qui avaient peur de parler. Nous, on sentait toute la fausseté de ce pouvoir, tous ces belles paroles sur le bien-être du peuple, on savait que c'était fini depuis longtemps. Je crois que c'est Talleyrand qui a dit que la révolution se fait par de grands hommes mais que c'est

les lâches qui en jouissent. [...] Nous, même si c'était avec des méthodes populaires, on a gardé nos droits humains et moraux [...].

- 38 Et de décrire plus loin la liberté confisquée, selon lui, par le régime soviétique :

La liberté c'est quand ma liberté s'arrête où commence la liberté d'autrui. Quand je fais pression sur vous moralement, psychologiquement, c'est de la dépendance, c'est le malheur. Oui, l'État doit remplir certaines fonctions mais il ne doit pas prendre la responsabilité de penser à notre place. C'est absurde. Et notre État essayait de penser à notre place. On essayait de nous imposer certaines valeurs [...].

- 39 Notre interlocuteur insiste particulièrement sur l'attitude répressive des autorités à l'égard des *fanaty*, qu'il qualifie de « pression terrible » ou de « vraie terreur ». Il attribue cette situation à la peur des autorités face à ce qu'ils percevaient comme une menace politique potentielle :

Cette force incontrôlable, les autorités ne pouvaient plus la tolérer, d'autant plus qu'elle n'était pas politisée et pouvait se retourner contre le pouvoir. Ils ont d'abord commencé une guerre verbale contre nous, ils ont mobilisé la presse, on nous diabolisait de toutes les façons. Ils ont essayé d'introduire les Komsomols, les syndicats. [...] Les autorités ont commencé à nous casser psychologiquement, beaucoup ont craqué, parce qu'ils faisaient pression sur la famille, [...] tout le monde n'a pas pu le supporter.

- 40 Pour lui, ces conditions difficiles ont été à l'origine d'un renforcement physique et mental des *fanaty* à travers les épreuves, susceptible d'être reconverti en ressource politique. Encore une fois, le discours d'A. sert à construire son propre mythe :

Ceux qui ont résisté à la pression de l'État, ceux-là ne craqueront plus jamais. [...] Et ceux-là peuvent emmener avec eux de grandes masses. Les leaders ont toujours émergé des masses.

- 41 Si A. relate en détails les nombreux affrontements physiques des *fanaty* avec la police, au stade et dans la rue, il nous fait également part de ses stratégies individuelles pour faire face à ce qu'il appelle la répression : « c'était presque impossible de faire valoir ses intérêts, je veux dire de façon collective, c'était possible seulement à un niveau individuel ». Ces tactiques reposent tout d'abord sur la ruse et la tromperie des forces de l'ordre, présentées systématiquement comme « stupides », « lâches » et finalement incompetentes. Cet extrait montre par exemple le recours à une version russe du *casual style*, stratégie des supporters britanniques qui consiste à renoncer à porter les couleurs du club au profit d'habits de marque afin de passer inaperçu :

On avait une bagarre avec des Lituanais en 1989. À cette époque, on mettait l'écharpe de l'ennemi et la sienne autour de la taille, c'est comme ça qu'on cherchait des ennemis. Alors que moi, j'avais mis une écharpe en cachemire. La police m'a arrêté deux fois et moi je leur ai dit « les gars, je suis en train d'attendre ma copine mais j'ai vu des idiots courir par-là ! ». Alors que j'étais le principal organisateur de la bagarre : j'avais allongé un flic et un officier et eux, ces cons, ils ont embarqué deux gars qui portaient simplement les couleurs du club. [...] Cette écharpe en cachemire ... pour les autorités, c'était seulement les miséreux qui se battaient.

- 42 Un autre type de stratégie consistait à révéler, de manière pacifique, l'incohérence ou l'absurdité de la logique répressive par le recours à l'argument juridique, c'est-à-dire par l'invocation des lois soviétiques elles-mêmes :

[...] moi, je connaissais les lois, je me baladais avec la Constitution de l'Union soviétique. Quand on me demandait d'enlever mon écharpe, je répondais « montrez-moi, s'il vous plaît, où dans la Constitution c'est interdit de porter les couleurs rouge et blanc ! ». Ils étaient perdus, ils ne savaient pas quoi faire parce

que généralement, dans la police on recrutait des gens pas très éduqués, de la province. C'étaient des chiens du système, ils ne savaient qu'aboyer. Alors que dans le débat, ils étaient faibles. On m'amenait au commissariat, chez des officiers, qui généralement étaient éduqués, et même eux n'étaient pas à la hauteur. On me détestait parce que je ne buvais pas, parce qu'une personne qui a bu on pouvait la condamner... mais si la personne est sobre...

43 On voit donc se dessiner un rapport négatif aux autorités soviétiques, en particulier la police et les représentants des institutions étatiques (Parti, Komsomols, syndicats) qui souligne, *a contrario*, les qualités des supporters (sincérité, intégrité, courage, ruse en opposition à des autorités lâches, malhonnêtes, cyniques et stupides). Si ce discours peut être suspecté de servir une rhétorique consistant à construire une image idéalisée du supportérisme soviétique, d'autres propos d'A. trahissent une bienveillance ou même une forme de nostalgie de l'époque soviétique.

44 Une tendresse et une émotion particulières se dégagent lorsque A. aborde cette époque de sa vie, contrastant avec une expression plus dure qui accompagne ses récits des années 1990 ou de la période contemporaine. Si ces sentiments ont sans doute à voir avec une nostalgie pour ses années adolescentes, ils laissent transparaître un attachement à une période perçue comme plus authentique et sans artifices. Le discours d'A. est ainsi truffé de souvenirs attendris d'une époque où la joie résidait dans des choses simples, empreint d'une forme de naïveté enfantine :

À l'époque, personne ne faisait de supports sophistiqués, tout était bricolé. Quand ça a commencé, les supporters avaient beaucoup de respect pour leurs sœurs, mères, femmes, ou les petites filles à l'école qui savaient coudre et réaliser ton rêve en te fabriquant une écharpe, une « rosette »³⁹.

45 Cette nostalgie transparaît également dans l'identification personnelle avec cette période – A. parle des années 1980 comme de « son époque » – alors même que sa trajectoire supportériste continue bien au-delà (il utilise le pronom « nous » pour évoquer le supportérisme soviétique et parle de « ce fanatisme-là » pour les années 1990 et « du fanatisme d'aujourd'hui gravement malade »). « Son époque » est aussi celle des oppositions territoriales entre groupes de jeunes, formés autour du *raïon*, qui préfigurent les confrontations supportéristes. A. présente cet univers violent comme étant régi par une forme de justice populaire, guidée par des principes honorables :

[...] on avait des principes : si je me ballade avec une fille dans un autre *raïon*, on va me détester mais on ne me touchera pas. Un jour on m'a volé mon vélo, des jeunes de 16 ans [d'un autre *raïon*]. Les combattants de notre *raïon* l'ont raconté à ceux de l'autre, ces derniers ont attrapé les jeunes, les ont punis et ont rendu le vélo en s'excusant. [...] Vous comprenez, ces combattants, ils étaient prêts à défendre leurs idéaux avec leurs poings, même si ces idéaux peuvent sembler inventés ou tirés par les cheveux.

46 En plus de cette forme de nostalgie qui se dégage en filigrane, A. affirme aussi avoir de tout temps éprouvé de la fierté pour l'histoire de l'URSS et son statut de grande puissance militaire et sportive :

J'ai toujours été fier de l'équipe de mon pays ; quand j'étais petit, je pensais qu'on était tellement grand qu'on devait toujours avoir la première place, dans toutes les compétitions, et que les autres équipes, elles se débrouillaient comme elles pouvaient... Ensuite, en grandissant, j'ai réalisé que ce n'était pas toujours le cas, malheureusement. Je suis fier de mon pays, oui, il y a beaucoup de mauvais chez nous mais une histoire comme la nôtre ... personne ne peut... [...] Il y avait beaucoup de bonnes choses pendant l'URSS. Si on a perdu la guerre contre l'Occident, en exagérant un peu, on peut dire que c'est à cause des slips et des chewing-gums. [...]

Tout le monde nous craignait alors maintenant on nous donne des ordres avec toutes ces aides humanitaires, c'est n'importe quoi !⁴⁰

- 47 Cet attachement à l'État en tant que puissance explique sans doute la distinction faite par A. dans son appréciation de l'attitude des autorités soviétiques face aux *fanaty* :

Du point de vue de la sécurité de l'État c'est sans doute juste, mais sur le plan des restrictions des libertés individuelles, c'est absurde.

- 48 Si la sensibilité particulière d'A. au sujet de l'atteinte aux libertés individuelles ainsi que ses représentations très négatives de la police s'expliquent par ses nombreuses confrontations avec les forces de l'ordre, on peut penser qu'elles sont également liées au fait qu'il a personnellement été confronté au drame du stade Loujniki en 1982, évoqué plus haut. Ce jour-là, A. perd sa petite amie, qui décède dans le mouvement de foule. Dans le récit d'A., cet épisode tient une place particulière et devient le point central autour duquel s'articule l'expression d'un sentiment d'injustice et d'une rancœur envers les autorités.

Supportérisme patriotique et soutien au régime soviétique⁴¹

- 49 V. me donne rendez-vous au club des supporters du Torpedo, situé dans le quartier historique du club, à proximité du stade Edouard Streltsov⁴² (anciennement stade Torpedo). Il s'agit d'une petite pièce dans les locaux d'une association de vétérans, très peu visible de l'extérieur et difficile à trouver. Les murs sont entièrement remplis d'emblèmes, de posters ou de photos liés au club ou à ses supporters, le décor est simple, bricolé, un peu vieillot. La discussion prend une autre tonalité qu'avec A. Contrairement à ce dernier qui cherchait à vanter la supériorité des *fanaty* du Spartak dans tous les domaines, V. reconnaît d'emblée que le Torpedo ne jouit pas de la même popularité : « j'ai connu l'époque où on était 20 personnes alors que des Spartakistes, il y en avait 20 000. Au tout début, on n'était pas des pionniers, on regardait ce qui se passait au Spartak, au CSKA, au Dinamo. ». Il commence par me parler des nombreuses difficultés rencontrées par le club, sa descente en division inférieure, le manque de moyens ; il semble presque désolé de me recevoir dans des locaux aussi modestes. Contrairement à A., qui m'associait à une journaliste, V. prend le temps de comprendre les objectifs de l'entretien et me pose beaucoup de questions sur ma recherche, tout en s'étonnant que je puisse m'intéresser à lui. Deux autres *fanaty* du Torpedo de la même génération que lui sont également présents et assistent à l'entretien, rejoints par un troisième, plus jeune. Lorsqu'il hésite sur certains faits ou interprétations, V. cherche leur approbation et ils n'hésitent pas à intervenir pour le contredire ou rajouter des éléments à ses réponses.

- 50 V. naît en 1968 et grandit dans une ville de la périphérie nord-est de Moscou. Même si ses parents sont tous les deux ingénieurs, il se plaît à mettre en avant une identité ouvrière, particulièrement valorisée en URSS et dans sa famille, mais aussi dans les rangs des supporters du Torpedo⁴³ :

À l'époque soviétique, on était fiers ... bon, mes parents étaient ingénieurs, on vivait bien, ils gagnaient de l'argent. Mais je disais toujours que je venais d'une famille ouvrière : un de mes grands-pères était militaire et l'autre ouvrier. Mais ça m'est resté : nous, on est des ouvriers ! Sur le tombeau de mon grand-père, il avait fait lui-même une pierre tombale avec une étoile rouge, il disait : je suis ouvrier, je ne veux pas de croix ! [...] Bon, c'est vrai que je suis de la troisième génération, je ne suis pas ouvrier mais c'est comme ça, le grand-père, il faut s'en souvenir.

- 51 À 7 ans (en 1975), il accompagne son père à un match de football pour la première fois et fréquente les stades de Moscou de manière autonome dès l'âge de 13 ans (en 1981). Sa mère ne voit pas sa passion d'un très bon œil mais comme V. est un bon élève et se comporte bien, elle finit par comprendre que c'est important pour lui et l'accepte. À 14 ans, pour le récompenser de ses résultats scolaires, son père l'emmène pour la première fois en déplacement. Pendant son temps libre, V. fréquente une école de musique (il joue du piano), fait du ski, de la natation et un peu de football. Comme souvent, il fait d'abord partie d'un petit groupe de supporters de son âge qui jouent ensemble au football, se rendent au stade et s'amuse à dessiner la lettre T sur les murs de la ville. Son groupe s'agrandit petit à petit et, profitant du départ à l'armée des supporters plus âgés en 1984, il finit par devenir le « noyau central » des *fanaty* du Torpedo.
- 52 Contrairement à A., chez qui certains sentiments négatifs pour le régime soviétique sont liés à l'attitude répressive des forces de l'ordre, pour V., le pouvoir soviétique était trop fort pour susciter une quelconque contestation. La sévérité de la police, plutôt que de créer un sentiment de révolte, avait au contraire un effet dissuasif :
- [Moi :] J'aimerais revenir sur la période qui suit le drame du Loujniki de 1982, vous expliquez que la répression contre vous a commencé suite à ce drame. J'aimerais savoir comment cette répression a influé sur le rapport des *fanaty* au pouvoir : est-ce que cela a créé de votre part de la rancœur ou de l'hostilité envers les autorités ?
 - [V.] Non, à l'époque on ne critiquait pas le pouvoir parce que le pouvoir était fort. Il y a eu une baisse très importante au sein de la jeunesse ... ceux qui se sont fait choper. [...]
 - Donc il n'y avait pas vraiment de critique du pouvoir à ce moment-là ?
 - C'était plus difficile à l'époque, peut-être qu'il y avait une critique mais d'abord, il n'y avait pas internet, et puis, on ne pouvait pas s'opposer directement au pouvoir soviétique. La police était plus dure à l'époque, il m'est arrivé d'en faire moi-même les frais. Après t'être fait passer à tabac par la police, tu n'avais plus aucune pensée négative envers le pouvoir soviétique.
- 53 Si les propos d'A. reflètent une nostalgie pour l'époque soviétique (liée à ses souvenirs de jeunesse et aux débuts du supportérisme), V. exprime un attachement plus affirmé non seulement à l'époque mais aussi à l'ordre social et politique de l'URSS. Ce soutien peut tout d'abord s'expliquer par la biographie de V. et ses perceptions sur la manière dont la chute de l'URSS a influencé sa trajectoire personnelle. En effet, s'il parle ouvertement de ses aventures supportéristes ponctuées de bagarres, V. met également en avant un parcours personnel conforme aux normes sociales de l'époque : il se présente spontanément comme ayant été un « bon élève », atteignant de « bons résultats sportifs » et titulaire d'un diplôme d'études supérieures. Sa vision de l'Union soviétique est liée au sentiment qu'il a perdu au change, que son parcours personnel méritait l'aurait mené à une position meilleure si l'URSS ne s'était pas effondrée. Si dans le cas d'A., les institutions soviétiques sont présentées avant tout comme des instances d'oppression, elles sont pour V. les garants d'une stabilité et d'une forme de méritocratie :

Tout était sous contrôle, [...] depuis le jardin d'enfants on te chante des chansons sur la jeunesse de Lénine et tout ça, les pionniers, les komsomols. [...] À l'époque, les gens gravissaient ces paliers et obtenaient quelque chose. Tu étudies bien, t'es un pionnier, un komsomol, ensuite tu rentres au Parti, et puis dans 20 ans, tu te retrouves à occuper une position de dirigeant. Tout était clair. C'était clair aussi pour la plupart des gens qu'il y avait des failles dans le système, mais au moins il y avait quelque chose. Après la chute de l'Union soviétique, il n'y a plus eu d'escalier

du tout. Tu pouvais bien travailler, mais le pouvoir n'appartenait qu'aux voleurs et aux escrocs alors que les gens honnêtes, il n'y en avait plus nulle part. [...] Moi-même, j'ai un diplôme d'enseignement supérieur, j'étais bon élève mais ceux qui ont obtenu de bons postes c'est des gens qui étaient mauvais et qui avaient des parents hauts placés, tout était acheté, corrompu. [...] [En URSS] si tu travaillais pendant deux ans, tu avais une voiture, si tu travaillais encore quelques années à l'usine, tu avais un appartement. Et maintenant, ça fait déjà 22 ans que l'URSS n'existe plus, donc il y a déjà toute une génération de gens qui a grandi et qui a compris qu'avec un travail honnête tu n'arrives à rien.

- 54 Par ailleurs, la trajectoire de V. illustre les efforts mis en place par les autorités soviétiques de la fin des années 1980 pour instaurer un contrôle sur les groupes de jeunesse informels. H. Yvert-Jalu décrit les fréquentes injonctions aux Komsomols « de noyauter les associations autonomes de jeunesse » (Yvert-Jalu 1991 : 34) ou établir des liens en fournissant des locaux ou une aide matérielle. Le bon rapport de V. vis-à-vis du « pouvoir soviétique » s'explique aussi sans doute par les avantages matériels mis à disposition des *fanaty* en échange de sa collaboration :

[...] il y avait des répressions mais à un moment ils ont dit « ok, faites vos affaires, on ne vous touche plus ». Ils ont décidé de diriger cette affaire. En 1987, la décision a été prise qu'auprès de chaque club de football serait organisé un club de supporters, donc c'est les autorités soviétiques qui ont donné un local, du personnel [...]. Je suis revenu de l'armée et on m'a dit : allez, travaille avec les supporters ! On m'a donné un local, de l'argent, et donc on a commencé à organiser un vrai club de supporters. [...] Il y avait un très grand contrôle des gens qui travaillaient avec les supporters. [...] Je peux dire qu'[...] on avait des données sur tous nos gars. [...]

- 55 Cette collaboration avec les autorités est par ailleurs présentée comme quelque chose de bénéfique, non seulement pour les supporters mais pour l'ensemble de la communauté :

On avait 3 ou 4 fois moins de criminalité que la moyenne du quartier. Les gens viennent au football, rejettent toutes leurs émotions, et ensuite rentrent tranquillement chez eux, ils ne traînent pas dans les cours, ne dévalisent pas les mamies. La criminalité dans le milieu supportériste avait diminué. Et les autorités soviétiques le comprenaient. [...] On peut critiquer tant qu'on veut le pouvoir soviétique, mais il nous a donné un local, de l'argent, du personnel, nous a aidés. On avait un bon bureau, bien aménagé, etc. Après [en 1992], on s'est fait virer de là, on a proposé de payer mais on nous a dit « on n'a pas besoin de vous, il y a trop de jeunes qui viennent chez vous », ils ont ouvert un restaurant à la place. On s'est retrouvés à la rue, heureusement, les vétérans nous ont aidés mais sinon comment travailler dans la rue ? [...] Les autorités soviétiques nous donnaient quelque chose et nous demandaient des trucs en retour alors que là, on ne te donne rien, on interdit tout, et après son s'étonne que les supporters d'aujourd'hui n'obéissent plus à la police, n'aident personne...

Conclusion

- 56 Ainsi, le supportérisme de la fin de l'URSS comporte des dimensions à la fois contestataires et conformistes. Concernant le premier plan, les expériences supportéristes de confrontation avec la police permettent de développer une sensibilité particulière à l'atteinte aux libertés individuelles. Ces expériences correspondent à des moments où les supporters ont personnellement été confrontés à des situations labélisées comme injustes et qui les amènent à forger des représentations négatives concernant les forces de l'ordre, et même à énoncer des critiques d'ordre plus général.

Si ces représentations sont en grande partie mythifiées et puisent dans l'imaginaire d'un héroïsme contestataire, elles signalent toutefois la présence d'une forme de politisation des discours supportéristes⁴⁴. En effet, on constate que les récits d'expériences supportéristes deviennent des ressources mobilisées par les supporters dans la construction de jugements à caractère politique : « fonctionnaires corrompus » ; « fausseté de ce pouvoir ». Par ailleurs, les confrontations avec les forces de l'ordre sont susceptibles de mener à l'apprentissage de diverses stratégies de contournement ou de résistance face à la répression, s'inspirant de pratiques étrangères (*casual style*) ou exploitant les failles et incohérences internes du régime soviétique à travers la mobilisation d'un « répertoire normaliste légaliste », au sens de Lascombes et Bezes (2009 : 123) : « où dans la Constitution c'est interdit de... ? ». Enfin, de manière plus générale et à l'instar d'autres *subcultures*, le supportérisme se présente comme un univers rempli d'émotions, d'aventures et de représentations idéalisées de l'Occident qui font res-sortir/sentir par contraste un quotidien soviétique morose et suffocant.

- 57 En même temps, le supportérisme soviétique s'avère indéniablement conformiste – non seulement à l'égard de certains codes culturels soviétiques (caractère artisanal, bricolé ou s'inscrivant dans des pratiques de violence particulières) – mais également face aux stratégies de négociation mises en place par les autorités pour s'assurer un contrôle sur les organisations de jeunesse.

BIBLIOGRAPHIE

- Armstrong, Gary. (1998). *Football Hooligans: Knowing the Score*, Oxford: Berg.
- Braginsky, Dmitry (2014). "Dmitry Shostakovich, sport and politics in the USSR", *Sport in Society* 17 (3), p. 345-357.
- Breslauer, George (1982). *Khrushchev and Brejnev as Leaders. Building Authority in Soviet Politics*, Londres: Unwin Hyman.
- Bromberger, Christian (1995). *Le Match de football : ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris : Maison des sciences de l'homme.
- Bushnell, John (1990). *Moscow Graffiti: Language and Subculture*, Boston: Unwin Hyman.
- Carrère d'Encausse, Hélène (1984). *La Déstalinisation commence*, Bruxelles : Éditions Complexe.
- Caroli, Dorena (2013). « Le modèle soviétique de protection sociale et sa circulation dans les pays de l'Est (1917-1989) », in Brodiez, Axelle ; Dumons, Bruno (éd.), *Histoire des systèmes de protection sociale dans l'Europe du XX^e siècle : Nouveaux chantiers, nouveaux objets*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes (PUR), p. 33-56.
- Chiama, Jean ; Soulet, Jean-François (1982). *Oppositions et révoltes en URSS et dans les démocraties populaires de la mort de Staline à nos jours*, Paris : Le Seuil,
- Crowley, David; Reid, Susan (2010). *Pleasures in Socialism. Leisure and Luxury in the Eastern Bloc*, Evanston: Northwestern University Press.

- Chtchekotchikhin, Iouri (1987). "Po kom zvonit kolokol' čik", *Sociologičeskie issledovaniâ* 1, p. 81-93.
- Désert, Myriam (2013). « Être patriote dans la Russie postsoviétique », *Critique Internationale* 58, p. 53-71.
- Dietschy, Paul. (2010). *Histoire du football*, Paris : Perrin.
- Dumazedier, Joffre ; Markiewicz-Lagneau Janina (1970). « Société soviétique, temps libre et loisir 1924-1960, *Revue Française de Sociologie* 11 (2), p. 211-229.
- Duchesne, Sophie ; Haegel, Florence. (2001). « Entretiens dans la cité, ou comment la parole se politise », *Espaces Temps* 76/77, p. 95-109.
- Edelman, Robert (2012). « Le football sous Staline. Le Spartak au Goulag, 1937-1945 », in *Sport, corps et sociétés de masse: Le projet d'un homme nouveau*, Paris : Armand Colin, p. 135-146.
- Edelman, Robert (2009). *Spartak Moscow: A History of the People's Team in the Workers' State*, Ithaca: Cornell University Press.
- Edelman, Robert (1993). *Serious fun. A History of Spectator Sports in the URSS*, Oxford, Oxford University Press.
- Edelman, Robert (2002). "A Small Way of Saying 'No': Moscow Working Men, Spartak Soccer, and the Communist Party, 1900-1945", *The American Historical Review* 107 (5), p. 1441-1474.
- Edelman, Robert; Hilbrenner Anke; Brownell Susan (2014). "Sport Under Communism", in Smith, S. A., *The Oxford Handbook of the History of Communism*, Oxford: Oxford University Press.
- Frisby, Tanya (1989). "Soviet Youth Culture", in Riorodan James, *Soviet Youth Culture*, London, Macmillan, p. 1-15.
- Fürst, Juliane (2014). "Love, Peace and Rock 'n' Roll on Gorky Street: The 'Emotional Style' of the Soviet Hippie Community", *Contemporary European History* 23 (4), p. 565-587.
- Fürst, Juliane (2006). "The Arrival of Spring? Changes and Continuity in Soviet Youth Culture and Policy between Stalin and Khrushchev", in Jones, Polly (ed.), *The Dilemmas of De-Stalinization: Negotiating Cultural and Social Change in the Khrushchev Era*, London: Routledge, p. 135-153.
- Eliasoph, Nina (1998), *Avoiding Politics. How Americans Produce Apathy in Everyday Life*, New York: Cambridge University Press.
- Gibril, Suzan (2015). "Contentious Politics and Bottom-up Mobilization in Revolutionary Egypt: The Case of Egyptian Football Supporters in Cairo", in Fawaz, Gerges (ed), *Contentious Politics in the Middle East*, New York: Palgrave Macmillan, p. 305-329.
- Hebdige, Dick (2008), *Subculture. La signification du style*, (trad. Marc Saint-Upéry), Paris, La Découverte.
- Hourcade, Nicolas (2004). « Les groupes de supporters ultras », *Agora Débats/Jeunesse* 37, p. 32-42.
- Keys, Barbara (2003). "Soviet Sport and Transnational Mass Culture in the 1930s", *Journal of Contemporary History* 38 (3), p. 413-434.
- Komaromi, Ann (2007). "The Unofficial Field of Late Soviet Culture", *Slavic Review* 66 (4), p. 605-629.
- Kozlov, Vladimir (1999). *Massovyie besporjadki v SSSR pri Hruščeve i Brežneve [Désordres de masse en URSS sous Khrouchtchev et Brejnev]*, Novosibirsk: Sibirskij hronograf.

- LaPierre, Brian (2012). *Hooligans in Khrushchev's Russia. Defining, Policing, and Producing Deviance during the Thaw*, Madison: The University of Wisconsin Press.
- Lascoumes, Pierre ; Bezes Philippe (2009). « Les formes de jugement du politique. Principes moraux, principes d'action et registre légal », *L'Année Sociologique* 59 (1), p. 109-147.
- Lestrelin, Ludovic (2010). *L'autre public des matchs de football. Sociologie des supporters à distance de l'Olympique de Marseille*, Paris : EHESS.
- Lüdtke, Alf (1994). *L'Histoire du quotidien*, Paris, MSH.
- Nuytens, Williams (2004). *La Popularité du football. Sociologie des supporters à Lens et à Lille*, Arras, Artois Presses Université.
- Perryman, Mark (dir) (2001). *Hooligan Wars: Causes and Effects of Football Violence*, Edinburgh, Mainstream Press.
- Roth-Ey, Kristin (2007). "Finding a Home for Television in the USSR, 1950-1970", *Slavic Review* 66 (2), p. 278-306.
- Riordan, James (1977). *Sport in Soviet Society*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Riordan, James (1989). *Soviet Youth Culture*, London: Macmillan.
- Ryback, Timothy (1990). *Rock around the Bloc: A History of Rock Music in Eastern Europe and the Soviet Union*, Oxford: Oxford University Press.
- Shlapentokh, Vladimir (1989). *Public and Private life of the Soviet People. Changing Values in Post-Stalin Russia*, Oxford: Oxford University Press.
- Starostin, Nikolay (1992). *Futbol skvoz' gody. Zvezdy bol'shogo futbola [Le football à l'épreuve des années. Les stars du grand football]*, Moscou: Ozon.ru.
- Werth, Nicolas (2001). *Histoire de l'Union Soviétique*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Yvert-Jalu, Hélène (1991). « L'image de la jeunesse soviétique dans les années 1980 à travers les groupes informels », *Matériaux pour l'Histoire de notre Temps* 25, p. 28-24.
- Zakharova, Larissa (2013). « Le quotidien du communisme : pratiques et objets », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 68 (2), p. 305-314.
- Zakharova, Larissa (2011). *S'habiller à la soviétique. La mode et le Dégel en URSS*, Paris : CNRS Éditions.
- Zaytseva, Anna (2008). « La légitimation du rock en URSS dans les années 1970-1980. Acteurs, logiques, institutions », *Cahiers du Monde Russe* 49 (4), p. 651-680.

Interviews dans les médias sportifs et supportéristes

Amir Khouslioudinov, interview, 25 mars 2013:

http://fratria.ru/news/retro/2013/03/25/professor_v_konce_70kh_na_vyezd_gonyalo_2030_chelovek_na_perekladnykh_i_avtostopom/

Amir Khouslioudinov, interview, 13 décembre 2013:

https://www.eurosport.ru/football/russian-premier-league/2013-2014/story_sto4045692.shtml

Vadim Sidorov, interview, 2009:

<http://www.spartakworld.ru/fans-spartak/4910-vadim-sidorov-intervyu-s-fanatom-foto.html>

Vassili Petrakov, interview, décembre 2013 :

<http://ofnews.info/intervyu-s-petrakovym-chb/>

Ioura « Limon », interview, octobre 2013 :

<http://ofnews/intervyu-s-limon-sbg/>

Andreï Malosolov, interview, 6 octobre 2012:

<http://fans-edge.info/intervyu-batumskogo/>

NOTES

1. Cette recherche a été réalisée grâce à la Bourse de recherche João Havelange du Centre international d'Étude du Sport (CIES).
2. Nous avons préféré garder le terme anglais de *subculture* plutôt que de parler de « sous-culture » qui comporte une connotation péjorative en français.
3. Nous désignons par supportérisme l'ensemble des activités, expériences et modes de communication particuliers, relatif à la passion et au soutien portés à une équipe de football, laquelle acquiert une dimension symbolique et identificatoire.
4. Les entretiens ont été réalisés à Moscou entre mars 2013 et juillet 2016.
5. Le XX^e Congrès du PCUS qui se tient du 14 au 25 février 1956 officialise un mouvement réformiste appelé « déstalinisation » en référence au démantèlement de la machinerie politique mise en place par Staline (voir Carrère d'Encausse 1984 ; Breslauer 1982).
6. En 1963, 37,5% des Soviétiques regardaient la télévision chaque jour et 78,9% écoutaient la radio (Dumazedier ; Markiewicz-Lagneau 1970 : 218). Voir également Roth-Ey 2007.
7. En 1972, L. Brejnev déclare en effet que « dans une société socialiste, le temps libre est une affaire de santé publique. Mais il ne peut être considéré comme tel que s'il est utilisé dans l'intérêt du développement de l'individu dans son ensemble, de ses capacités, et par là-même pour un accroissement encore plus grand du potentiel matériel et spirituel de notre société. » (21 mars 1972, in Riordan 1977 : 199).
8. Fait référence au compositeur russe D. Chostakhovitch, grand amateur de football, qu'il qualifie de « ballet de masses » et auquel il consacre un ballet : *L'Âge d'or [Zolotoj vek]*, voir Braginsky 2014.
9. Les Pionniers soviétiques étaient une organisation de jeunesse dont faisait partie la plupart des enfants soviétiques de 9 à 14 ans. Ils étaient par la suite pris en charge par le Komsomol.
10. *Sovetskii sport* in Edelman 1993 : 86.
11. L'équipe nationale d'URSS est médaillée d'or aux Jeux olympiques de Melbourne en 1956, vainqueur du championnat d'Europe en 1960 et finaliste en 1964. En 1963, Lev Iachine, le gardien de but du Dinamo Moscou reçoit le ballon d'or.
12. Pour une présentation du débat entre les tenants de l'école dite « totalitaire » et ceux du courant « révisionniste », voir Werth 2001 : 125-135.
13. Si R. Edelman nuance cette vision romantique du Spartak comme « équipe du peuple » dans une série de travaux postérieurs (Edelman 2009 ; Edelman 2012), celle-ci sera particulièrement réactivée dans les années 1980 et après la chute de l'URSS. Elle consiste à présenter le Spartak comme la seule équipe indépendante vis-à-vis du pouvoir, voire opposée au régime soviétique. Les écrits littéraires et journalistiques des frères Starostin (fondateurs du Spartak) ont d'ailleurs particulièrement nourri cette reconstruction mémorielle (voir par exemple Starostin 1992). Contrairement aux autres aspects de la recherche d'Edelman, ces interprétations se fondent uniquement sur des témoignages des frères Starostin et sur des récits de supporters datant de la période postsoviétique. Par ailleurs, aucune source ne permet de conclure que le choix de soutenir le Dinamo ou le CSKA (qui rassemblaient également un très grand nombre de supporters) s'apparentait à une quelconque sympathie pour les ministères dont ces deux équipes

étaient issues. Enfin, si le Spartak était effectivement l'équipe la plus populaire, elle jouissait également de patronage dans les plus hautes sphères du Parti (Dietschy 2010 : 214).

14. Lev, entretien à Moscou, 22 août 2014.

15. Ce concept se réfère à des expressions visuelles ou « styles » adoptés par les jeunes, articulés à des biens culturels (en premier lieu la musique) qui véhiculent un ensemble de valeurs et de normes sociales. Dans son ouvrage *Subculture, the Meaning of Style*, paru en 1976, Dick Hebdige analyse ces *subcultures* comme des formes d'ajustement, de négociation, de subversion ou de résistance à une culture dominante (Hebdige 1979).

16. Voir Fürst 2006. Sur la *subculture* hyppie en URSS, voir Fürst 2014 ; sur le rock soviétique, voir Zaytseva 2008.

17. Une caractéristique essentielle de la passion du football réside dans l'émergence de groupes de supporters organisés, dont les effets de socialisation ont particulièrement attiré l'attention des sociologues du sport (voir entre autres Bromberger 1995 ; Hourcade 2004 ; Nuytens 2004 ; Lestrelin 2010).

18. Qui se rapporte au simple supporter ou amateur de football (dérivé du substantif *bolez'n'* – la maladie – et du verbe *bolet'* qui se présente uniquement sous une forme active et peut se traduire par « souffrir de » ou « être malade »).

19. Sur les graffitis des supporters de football soviétiques, voir Bushnell 1990 : 205-235.

20. A., *fanat* du Spartak, entretien à Moscou le 27 mai 2013.

21. La violence est une donnée constitutive du supportérisme hooligan. Le hooliganisme correspond à la forme qui s'est développée en Angleterre dans les années 1960, où les jeunes supporters se regroupent au sein de bandes informelles. Leurs pratiques se centrent principalement autour de la violence, le but principal étant de défendre les couleurs du club en affrontant les supporters des équipes adverses (voir Armstrong 1998 ; Perryman 2001).

22. Les habitations soviétiques à plusieurs étages étaient pour la plupart construites autour de cours intérieures (*dvor*) souvent aménagées en aires de jeux, petits commerces ou espace de promenade qui étaient (et sont toujours) des lieux de sociabilité importants, créateurs de sentiment d'appartenance et d'identification pour les jeunes Soviétiques.

23. Subdivision administrative des villes russes ou partie d'une ville ayant une certaine unité, peut être traduit par « quartier ».

24. Stepan, entretien, Moscou, 23 mai 2016.

25. L'opposition à la police est un élément central de la *subculture* supportériste au niveau mondial (voir Gibril 2015).

26. Konstantin Kasetov, interview, 2013, <http://ofnews.info/intervyu-s-konstantinom-kastetom-sbg/>.

27. Organisations de jeunesse du Parti communiste de l'Union soviétique (acronyme de *Kommounistitcheski soïouz molodioji*).

28. V., entretien, Moscou, 22 avril 2014.

29. Officiellement (selon les autorités soviétiques de l'époque), 66 supporters ont péri ce soir-là mais certaines enquêtes indépendantes présentent le chiffre de 350 morts (www.theguardian.com/football/2008/may/04/championsleague).

30. Si l'année 1982 a certainement constitué un point de rupture dans l'attitude des autorités vis-à-vis des *fanaty*, ce changement s'inscrit également dans le contexte d'un durcissement politique général qui fait suite à la mort de Brejnev le 10 novembre 1982 et l'arrivée au pouvoir d'Andropov. En politique intérieure, le bref passage d'Andropov (resté 15 mois au pouvoir) a été marqué par une volonté de lutter activement contre toute forme d'activité illicite, à travers notamment l'adoption d'une série de lois répressives et par l'engagement en faveur d'une « moralisation de la vie politique » (Werth 2001 : 531).

31. Vassili Petrakov, interview, <http://ofnews.info/intervyu-s-petrakovym-chb/>.
32. Vassili Petrakov, interview, <http://ofnews.info/intervyu-s-petrakovym-chb/>.
33. V., entretien, Moscou, 22 avril 2014.
34. Le substantif *neformal* désigne un membre d'une organisation « informelle » de jeunesse, c'est-à-dire autre que les organisations officielles, contrôlées par l'État, comme le Komsomol.
35. Ioura « Limon », interview, octobre 2013, <http://ofnews/intervyu-s-limon-sbg/>.
36. Andreï Malosolov, interview, 6 octobre 2012, <http://fans-edge.info/intervyu-batumskogo/>.
37. Termes utilisés par des *fanaty* de leur génération ou par les médias supportéristes.
38. Profil d'A., rencontré à deux reprises à Moscou : le 27 mai 2013 et 15 avril 2014.
39. Terme du langage supportériste qui désigne une écharpe aux couleurs du club.
40. Ce passage fait écho au constat de Myriam Désert concernant l'importance, au sein des discours patriotiques en Russie postsoviétique, d'accepter le passé soviétique dans son ensemble, de concevoir une « non-rupture de l'histoire » en acceptant ce qui est « grand dans chaque moment historique de la Russie, par-delà les jugements de valeur sur telle ou telle période » (Désert 2013 : 63).
41. Profil de V., rencontré les 18 et 22 avril 2014 à Moscou.
42. Né en 1937, Edouard Streltsov est une légende du football soviétique qui a joué pour le Torpedo de 1953 à 1958 et de 1965 à 1970. Le stade du Torpedo est renommé en son honneur en 1996, soit 6 ans après sa mort.
43. Situé à proximité de l'usine automobile ZIL et longtemps patronné par cette dernière, le Torpedo est par ailleurs le seul club de Moscou où l'on retrouve la mise en avant d'une appartenance sociale et géographique chez les supporters, qui revendiquent souvent, et encore aujourd'hui, une identité ouvrière.
44. Sur ce point, on peut suivre les auteurs qui adoptent une définition élargie de la politisation des discours, tels que N. Eliasoph qui retient comme critères principaux l'expression d'un sentiment d'injustice et la désignation de responsables ou encore S. Duchesne et F. Haegel qui envisagent la politisation comme un processus de conflictualisation qui comprend une montée en généralité et la reconnaissance d'un clivage sur la question évoquée : voir Eliasoph 1996 ; Duchesne ; Haegel 2001.

RÉSUMÉS

Diverses fonctions politiques ont été attribuées au sport en URSS : moyen d'améliorer la force physique et la productivité, outil de promotion des idéaux communistes ou vitrine de la puissance de l'État soviétique. Dans ce contexte, cet article porte sur la passion du football en tant que pratique de consommation et spectacle sportif susceptibles de contourner, limiter ou subvertir les significations imposées au sport par l'État autoritaire. Pour cela, nous retracerons tout d'abord les diverses appropriations du football par ses passionnés dans la société poststalinienne en montrant la manière dont celles-ci s'écartent des objectifs idéologiques poursuivis par l'État. Ensuite, nous nous intéresserons à la période allant du début des années 1970 à la fin de l'URSS qui correspond à l'émergence de la subculture supportériste avec la constitution des premiers groupes de supporters organisés. Si les diverses subcultures

soviétiques ont souvent été décrites comme contestataires, nous montrerons l'ambiguïté du supportérisme de l'époque, qui se présente tantôt comme une forme de résistance (symbolique ou violente) au régime soviétique, tantôt comme un exemple d'adaptation négociée en période de changements politiques majeurs.

During the Soviet period, sports have been invested with several political meanings: it was conceived as a way to enhance the physical force and productivity, to promote the communist ideals, and to demonstrate the power of the Soviet state. In this context, this article deals with the passion of football as a consumption practice and spectacle, with the power to limit or subvert the official meanings imposed to sports by the authoritarian state. First, it analyses the specific appropriation of football by its fans during the post-Stalinist period by showing how it moves away from the state's ideological objectives. Second, it focuses on the period from the early 1970's to the end of the Soviet Union, which corresponds to the emergence of a Soviet supporters' subculture. Despite the idea that subcultures of the end of the Soviet Union have often been described as contentious, this article shows the ambiguity of Soviet fandom, which can both be seen as a form of symbolic or violent resistance, or as a way of negotiated adaptation during major political change.

INDEX

Mots-clés : supporters de football, URSS, contestation, autoritarisme, sports

Keywords : Football supporters, Fandom, Soviet Union, Resistance, Sports, Authoritarianism

AUTEUR

EKATERINA GLORIOZOVA

CEVIPOL/Université libre de Bruxelles

eglorioz@ulb.ac.be